

Helma Sanders-Brahms

L'espoir, c'est après le cinéma

Avec quelque 16 films et des rétrospectives à travers le monde, Helma Sanders-Brahms est l'une des cinéastes allemandes les mieux connues à l'étranger. Fin mars, elle passait rapidement à Montréal présenter L'Avenir d'Émilie et une rétrospective au Conservatoire d'art cinématographique. Une petite heure entre Los Angeles et Berlin, elle nous a parlé du cinéma et de son dernier film, citant avec simplicité des exemples tirés de sa propre vie.

par Diane Poitras

La première fois que j'ai vu *Allemagne, mère blafarde*, je suis sortie du cinéma avec l'impression de ne plus avoir de souffle : je pense que j'avais cessé de respirer pendant la projection. Ébranlée, certes, par l'histoire, mais aussi par cette façon immodérée de dire et montrer les choses. Comment pouvait-on faire un cinéma aussi extrême ? J'ai su plus tard que les films de Helma Sanders-Brahms ont suscité de vives critiques dans son pays. On a qualifié *Allemagne...* de profasciste, *Heinrich* d'apolitique et une amie féministe ne lui parle plus depuis *L'avenir d'Émilie*. Ce rendez-vous avec elle m'a fait découvrir une femme que je soupçonne de vivre avec les angoisses insolubles de celles et ceux qui refusent l'injustice et les réponses rassurantes. Son cinéma ne peut qu'être qu'inconfortable.

Helma Sanders-Brahms : L'humanisme, la science, la recherche effrénée du progrès ont mené cette planète dans un gouffre désastreux. On a exploité le Tiers-Monde de manière invraisemblable. Sous prétexte d'être rationnel, on a éliminé les mythes, la sorcellerie, on a inventé l'exploitation par l'argent. Je crois que c'est le temps de réagir parce que le monde est arrivé à un moment où la vie ne peut pas continuer comme ça. La vie ne va pas continuer.

Pour moi, les femmes ont aujourd'hui le devoir de combattre ce système... Mais je me demande si nous ne sommes pas trop faibles. Il y a en nous tellement de choses qui nous lient à ce système !

DP : *Qu'est-ce que vous voulez dire ?*

HSB : On a les mains liées ! Comme Isabelle qui voyage d'un bout à l'autre du monde. Comme Paula qui est mariée à un général. Je vais m'exprimer autrement. Il y a longtemps, j'ai vu un tout petit film colombien qui montrait une mendicante indienne devant la vitrine d'une boutique de pellicule photo. Pendant le film, on voit la femme mourir. Et à la fin, il y a cette dernière image qui dit : «Ce film a été fait sur pellicule Kodak...». (silence)

C'est un exemple des contradictions avec lesquelles on vit. Je vais vous raconter une autre histoire. Un jour, j'ai été invitée à Bali. Et comme tous les touristes, je voulais fuir les touristes. Comme il y avait quelqu'un pour me montrer l'île, j'ai demandé à voir de vraies fêtes paysannes. On m'a emmenée dans un village et c'était tellement beau ! Il y avait là une trentaine de femmes de tous les âges, qui dansaient sur la place. Et même les femmes de 80 ans étaient toujours belles avec leur corps souple !

À un moment donné, un des musiciens s'est levé et est parti. Puis un autre. Et lentement, tous les musiciens et toutes les femmes sont disparus derrière une

petite porte au fond de la cour. J'y suis allée aussi et j'ai trouvé une autre place, très grande, où tout le village était rassemblé. Il y avait là un grand écran et un vieux projecteur qui faisait un bruit terrible, comme un vieillard en train de tousser. Et tous ces gens, assis, regardaient un film de John Wayne ! Je me suis demandé : «S'ils projetaient un film de moi, est-ce que ça changerait quelque chose ?»

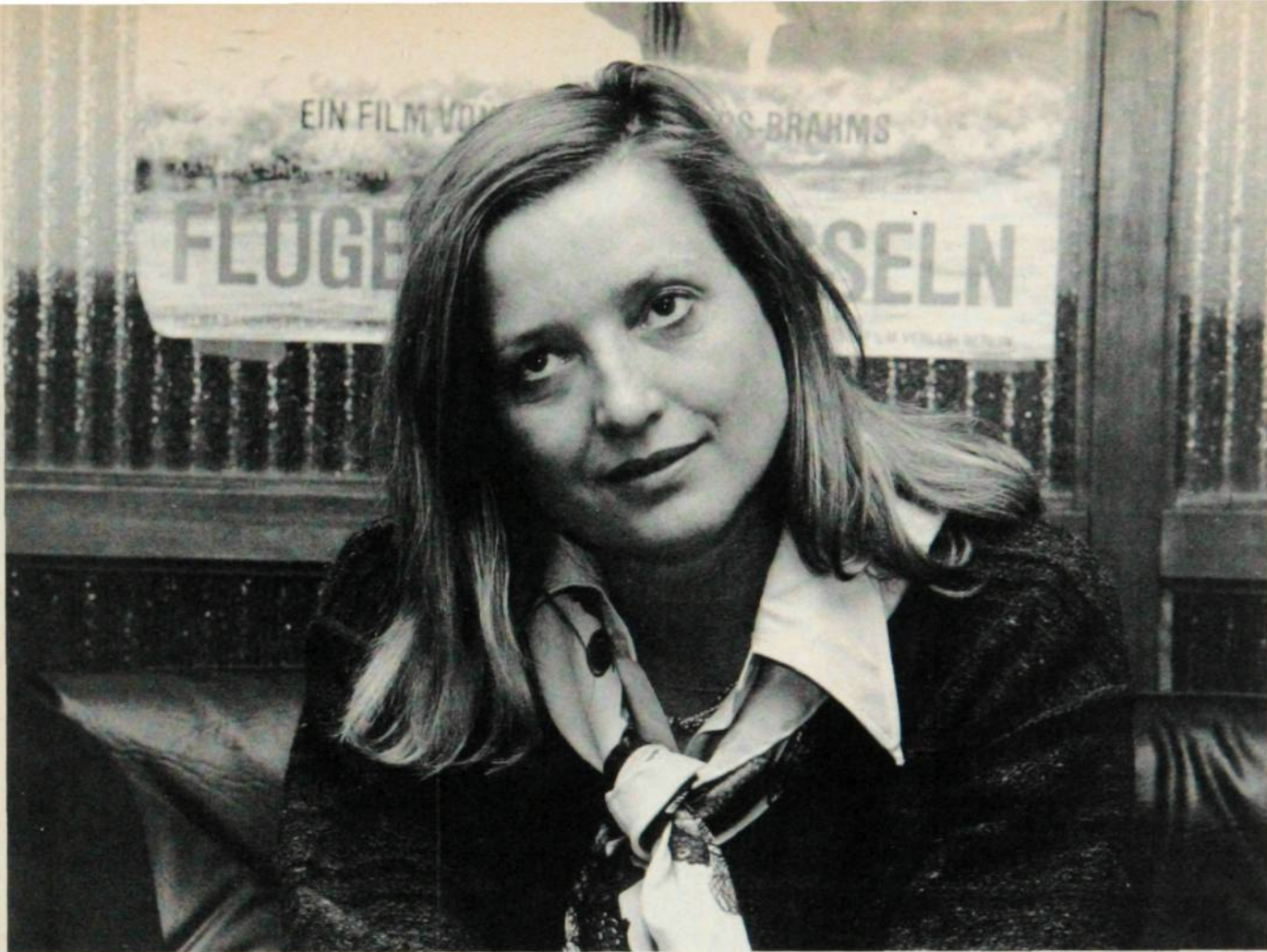
DP : *C'est un constat assez pessimiste !*

HSB : Oui (rires). Mais il faut quand même être honnête !

DP : *Si on parlait de L'avenir d'Émilie (voir page 50). Ce film est-il un constat d'échec pour les femmes qui veulent concilier maternité et autonomie ?*

HSB : Non. C'est l'échec du mariage de Paula aussi bien que celui d'Isabelle. L'échec est certainement double. Je parle souvent avec des femmes comme moi, qui, à deux heures du matin, quand elles ont bu assez de vin pour le constater, avouent ne pas réussir à mener une vie émotive satisfaisante. Elles admettent qu'elles auraient aimé une sorte de constance et qu'elles se sentent souvent seules.

Par ailleurs, je connais beaucoup de femmes qui, chaque fois qu'on mange ensemble, me disent : «Mais qu'est-ce que j'aimerais être toi ! Je ne supporte plus cette vie. Je ne supporte plus cet homme, on ne fait plus l'amour depuis dix ans.»



Je ne sais pas comment résoudre la question. Et je ne sais pas si ma fille aura la force de vivre d'une manière plus heureuse. D'une certaine façon, je crains qu'elle aussi ait son échec. Le film est fait pour constater ça et questionner. Je ne crois pas, en principe, que les films peuvent vraiment donner des messages ou des leçons.

DP : *As-tu l'impression que c'est précisément ce que ton amie féministe n'a pas accepté ?*

HSB : Peut-être, oui. On aimerait que le cinéma donne de l'espoir. Mais on peut très rarement trouver des histoires qui remplacent l'espoir brisé de notre vie. Je me méfie beaucoup d'un cinéma qui essaie de stimuler de faux espoirs. L'espoir, c'est après le cinéma. Si, après être sorti-e de la salle, on se pose de nouveau les questions essentielles de sa vie, alors là, peut-être.

DP : *Ne pensez-vous pas qu'Isabelle risque fort d'hériter de la haine de sa mère ?*

HSB : Oui. Bien sûr, elle risque ça. C'est ce que lui dit Paula, sa mère : «Tu vas aimer ta fille et elle ne te comprendra pas. Elle t'aimera et tu ne la comprendras pas.» (soupon) Toutes les générations refusent les générations précédentes. Pourquoi ? Pourquoi la génération de nos parents nous semble-t-elle toujours la plus retardée ?

Toutes ces mères qui disent : «Je suis la

meilleure amie de mon enfant.» Je me demande si ce n'est pas un mensonge qui va se retourner contre elles. Par exemple, j'ai une amie qui ne cesse de répéter : «Je suis la meilleure amie de ma fille.» Tout le temps ! Et la fille, toujours calme, ne répond pas, ne dit pas : «Oui, maman, c'est vrai. Oui, on s'aime !» Non, elle reste tranquille. Ma génération a tendance à croire que nous ferons mieux que nos mères. Mais ce sont les enfants qui décident.

DP : *Parlez-moi de ces médailles de guerre, si dérangeantes dans L'avenir d'Émilie.*

HSB : (Elle sourit) Ça, c'est la gloire qui reste des guerres... et c'est triste. Il vaut mieux décorer des nounours avec ces médailles ! Mais, au-delà du jeu, ce film parle certainement de guerre : la Deuxième Guerre mondiale, la guerre de Penthésilée et Achille... *Cinema is a battlefield !*

Il est vrai aussi qu'aujourd'hui, après 16 films, je regarde les petites choses qui en restent, les prix remportés, et c'est comme des médailles. Ma fille adore les montrer à des amis : «Regarde, c'est en or et ça brille !» Mais d'une certaine façon, c'est nul ! Je voulais que le film montre cela aussi : toutes ces batailles gagnées dans le monde des hommes.

D'un autre côté, il y a toutes les batailles invisibles, les principales de notre vie, comme cette déclaration de haine de

Paula, la nuit, qui est aussi une déclaration d'amour. Et ce soulagement qu'éprouvent la mère et la fille à la fin, quand elles rient toutes les deux sur ce qui s'est passé. Moi, je trouve que là, tout le monde a gagné sa décoration ! (rires)

DP : *Dans cette scène entre Paula et Isabelle, vous passez du réalisme à une autre dimension. Un éclairage nouveau arrive d'on ne sait où et Paula chante pour la caméra. Pourquoi ce glissement ?*

HSB : Ce film commence par des scènes très réalistes. Puis il y a l'image d'Isabelle marchant dans la rue couverte de poissons morts et c'est déjà très surréaliste. Bien que ce soit aussi d'un réalisme très fort. Avec l'étrange scène d'amour dans l'hôtel, tout commence à se déplacer vers une vision intérieure. Alors, quand la mère et la fille se rencontrent, il est très tard dans la nuit et on est déjà loin du réalisme.

Au moment où Paula se met à danser, la chambre est complètement vidée de ses meubles, qu'on a enlevés petit à petit pendant la scène. Et cette lumière qui s'allume derrière elle, c'est son rêve de vedette. Je voulais la flatter un petit peu par cet éclairage, lui créer l'auréole de ses rêves. C'est ce qui rend la scène en même temps merveilleuse et triste.

DP : *Ce scénario est beaucoup plus linéaire que ceux de Allemagne, mère blafarde ou Heinrich. Pourquoi ?*

HSB : J'ai pensé que pour raconter des conflits aussi déchirants mais en même temps familiers, il fallait m'approcher le plus possible d'un cinéma auquel les gens sont habitués. J'ai voulu séduire le public par la forme, qu'il entre facilement dans le film et en sorte avec un peu plus de souplesse.

DP : Est-ce pour vous un tournant, une nouvelle façon de faire des films ?

HSB : Non. J'ai écrit ce scénario pour Brigitte Fossey et Hildegarde Knief, des comédiennes habituées à des rôles semblables. De plus, le conflit mère-fille est classique et c'est les Grecs anciens qui l'ont le mieux interprété. C'est pourquoi j'ai voulu m'approcher comme eux d'une unité de temps et de lieu.

DP : Vous avez déjà dit de très belles choses de vos rapports avec Eva Mattes et Heinrich Giskes, qui tiennent respectivement les rôles principaux de Allemagne... et de Heinrich. Écrivez-vous toujours vos scénarios en fonction des comédien-ne-s ?

HSB : Normalement, je ne travaille pas longtemps à l'écriture d'un scénario. Je me suis tellement imprégnée du projet que le texte en sort facilement : Heinrich, je l'ai écrit en quatre jours ! Mais la participation des comédien-ne-s peut prendre plusieurs formes. Je ne m'assieds pas forcément à une table avec eux pour discuter. Quelquefois, oui, pour mieux les connaître, mais d'autres fois je les connais déjà, de l'intérieur.

Hildegarde, par exemple, j'ai écrit le

scénario sans la connaître. Je suis allée à Los Angeles et je lui ai dit : « J'ai écrit ça pour vous. Voulez-vous jouer ce rôle ? » Et elle m'a dit oui parce qu'elle a senti que c'était vraiment pour elle.

DP : Alors, il ne faut pas se tromper !

HSB : Non ! (rires)

DP : En terminant *Helma*, qu'est-ce que ça vous fait, toutes ces rétrospectives de vos films ?

HSB : Oh ! Je me sens bien vieille ! Mais ça me permet de constater que ces films ne sont pas les produits d'une mode. Ils ont bien vieilli. Encore maintenant, les gens en sortent troublés ✕



L'avenir d'Émilie : Hildegarde Knief et Brigitte Fossey

Au petit déjeuner, lorsqu'Émilie et Papi (dessiné à gros traits, il est vrai) boudent les deux sorcières, Paula réintègre son rôle et trahit sa fille encore une fois. Retour des choses à la fois choquant et inévitable. Puisqu'elle a accepté, il y a fort longtemps, d'être la gardienne des valeurs traditionnelles, Paula n'a pas vraiment le choix. Elle est à la fois le pilier et le centre d'un monde. Ce n'est pas un hasard si l'essentiel du drame se déroule dans sa maison. Ce lieu à son image, élégant et impeccable, est enchâssé entre le plateau de tournage, (univers d'Isabelle) et l'immense plage baignée de lumière et balayée par les vents où Isabelle encore, va courir avec sa fille. Il y a longtemps que Paula ne va plus s'ébattre sur les plages.

Hildegarde Knief, qui n'avait pas joué depuis 10 ans, est éblouissante dans le rôle de Paula. Elle y met toute la triste amertume des mères vieillissantes, trop longtemps dévouées pour ne pas être dominatrices. Les autres comédien-ne-s, par contre, déçoivent. Bien que crédible dans l'ensemble, Brigitte Fossey se met parfois à réciter sur un ton monocorde. Une distance se crée souvent entre les comédien-ne-s et la caméra : comme s'ils-elles refusaient de coller à la fiction sans qu'on sache pourquoi. Si c'est par choix d'une mise en scène volontairement théâtrale, le risque est grand. Surtout pour un film qui vise un public large. Enfin, je n'ai pas été captivée tout au long du film avec une égale intensité comme cela avait été le cas pour *Allemagne, mère blafarde* ou *Les noces de Shirin*. Ces films si solidement structurés que chacune des répliques, chacun des gestes des comédien-ne-s et presque chaque plan se justifie par sa beauté, sa pertinence et contribue à créer une parfaite cohésion entre l'histoire et les images qui la racontent. ✕

D.P.

L'avenir d'Émilie

Le nez dans son assiette pendant que maman et grand-maman s'échangent de vieux griefs, Émilie lève parfois la tête et claironne : « Quand je serai grande, je vais me marier avec Papi ! ».

Isabelle, la maman en question, est comédienne et, lors de ses tournages, confie la petite aux grands-parents qui la gâtent avec application. Cette fois, Isabelle est revenue exténuée, insomniaque et avide de repos. Mais voilà, un amant l'a suivie jusque dans sa retraite, sa fille est tyrannique et ses parents, belliqueux. Ils lui reprochent encore sa carrière trop voyante, ses amants, sa liberté. Ce n'est pas dans cette charmante maison de la côte normande qu'elle trouvera le calme.

Après une courte fugue nocturne, Isabelle trouve sa mère assise dans le

noir, avec ses vieux rêves de gloire et un verre de rouge à portée de la main. Isabelle se détend et laisse tomber sa méfiance. Elle confie que sa vie dispersée lui pèse parfois et qu'il lui arrive même de rêver d'une stabilité amoureuse et affective. Quant à Paula, qui se consume d'insatisfaction et de désœuvrement, elle ne cache pas qu'elle envie sa fille. Paula a abandonné ses ambitions de comédienne pour suivre un militaire français et fuir une Allemagne meurtrie par la guerre. Mais les anciennes blessures refusent de guérir. Et les deux femmes se heurtent à nouveau : déclarations d'amour et de haine. Cette scène est un moment de vérité et de folie. Une nuit blanche où l'alcool les rend à la fois lucides et confuses, au rythme de cette lumière intermittente provenant d'un phare au loin.